AVENTURE
EI..8° Y
18650
(7(2)

S COMPAGNONS DE L'OMBRE

JEAN-PIERRE KERLOC'H

2.015

898513

LES COMPAGNONS DE L'OMBRE

EL. 8. Y
1865 O
(712)

Jean-Pierre Kerloc'h

Breton par le cœur et les racines, Jean-Pierre Kerloc'h est devenu occitan par ses enfants. Professeur de lettres, formateur d'enseignants, critique, il a touché un peu à tout dans le domaine de l'édition : journalisme, ouvrages de linguistique ou de rénovation pédagogique, recettes de cuisine, manuels scolaires, albums pour enfants, contes et nouvelles...

Les Compagnons de l'Ombre *est son premier roman historique.*

Laurence Quentin

Née en 1957 à Paris, où elle vit toujours, elle a travaillé successivement pour le C.N.R.S., la radio, puis la presse de B.D. avant de se tourner vers l'illustration. Les voyages-reportages sont sa passion : de Chine et d'Afrique, elle a rapporté, avec ses aquarelles « croquées sur le vif », de précieux témoignages humains.

JEAN-PIERRE KERLOC'H

823

LES COMPAGNONS DE L'OMBRE

IMAGES DE LAURENCE QUENTIN

HACHETTE Jeunesse

CHARTE DES AUTEURS — LES COULEURS D'UN SIÈCLE

La série LES COULEURS D'UN SIÈCLE à laquelle se rattache ce roman a été conçue et réalisée par les auteurs de la CHARTE.

LES COULEURS D'UN SIÈCLE se propose de rendre compte, à travers la fiction romanesque, des grands événements qui ont marqué le XX^e siècle, ainsi que de la formidable évolution de la vie quotidienne au cours de cette période.

Chacun des romans appartenant à la série peut être lu indépendamment. Chaque auteur a gardé toute liberté en matière de style et de construction. Cependant, l'unité de l'ensemble est affirmée par :

— l'apparition des mêmes personnages dans plusieurs ouvrages, parfois à des âges différents ;

— leur appartenance à l'une des six familles conçues pour être représentatives de la société française ;

— des situations communes à plusieurs auteurs ;

— des thèmes identiques : le restaurant « Le Bœuf Limousin », l'imprimerie « l'Églantine », « la Femme à la colombe » de Picasso ;

— et le personnage de Constant Faure, né le 1^er janvier 1900, qui sera le témoin privilégié des bouleversements de ce siècle.

GENÈSE DU PROJET

Christian Grenier, après avoir mûri pendant des années l'idée des COULEURS D'UN SIÈCLE, a su convaincre d'autres membres de la CHARTE d'y participer.

Dès la première réunion de travail, sur le cadre du Bœuf Limousin, des généalogies mises en route par Alain Duret et sur les divers fils rouges, vingt auteurs ont commencé à enrichir les données de départ. Puis à échanger lettres et coups de téléphone, à analyser en commun leurs manuscrits. Christian Léourier a joué un rôle décisif de coordinateur tant au plan de la création que des ajustements techniques.

Ont également participé à cet énorme travail d'élaboration, inédit dans les annales de la littérature française : Philippe Barbeau, Robert Bigot, Jacques Cassabois, Anne-Marie Chapouton, Daniel Fondanèche, Michel Grimaud, Valérie Groussard, Gérard Hubert-Richou, Michèle Kahn, Jean-Pierre Kerloc'h, Michel Lamart, Yves Pinguilly, François Sautereau, Béatrice Tanaka, Francis Valéry, Nicole Vidal, Joëlle Wintrebert.

© Hachette 1990.
79, boulevard Saint-Germain, Paris VI^e

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Cette histoire est dédiée à mon père, Hervé Kerloc'h.

DL-26091990-25982

1

1941 PARIS XIV^e^

Il fuyait. Il fuyait à toutes jambes, de toute sa peur.

Il avait réussi à leur fausser compagnie et à jaillir dans la rue avant eux, pour leur échapper en se perdant au milieu des groupes d'élèves qui s'agglutinaient devant le lycée. Mais les autres étaient à ses trousses. Il le savait, il les sentait.

Il courait à perdre haleine. En vitesse, il avait toujours compté parmi les meilleurs mais, avec la distance, il s'essoufflait. Il se retourna : ils ne l'avaient pas encore repéré. S'il pouvait arriver rue Didot avant qu'ils ne l'aperçoivent, il avait une chance d'atteindre son refuge.

Il courait toujours, rasant le mur de l'hôpital. Le coin de la rue était tout près. Il se retourna de

nouveau. Son cœur se serra : Médina et Goupil le désignaient du doigt et s'élançaient à sa poursuite. Il accéléra de plus belle, oubliant son essoufflement.

Il atteignit enfin la rue Didot. La blanchisserie n'était plus très loin, il allait pouvoir se cacher.

Il zigzagua parmi les passants. Un soldat arrivait droit sur lui. Pierric l'esquiva de justesse. Il avait eu chaud : à la gare Saint-Lazare, un Français avait bousculé un soldat allemand, il avait été fusillé. Tout le monde en avait parlé, il s'appelait Bonsergent.

Pas le moment de se faire prendre en heurtant bêtement un Boche !

Le garçon haletait, mais il courait sans faiblir. Son sac lui battait le dos, ses semelles de bois sonnaient lourd sur le trottoir, son cœur tapait dans sa poitrine douloureuse. Il serrait les dents.

Il passa devant le portail de l'hôpital Broussais. Il se retourna. Aucun poursuivant en vue : les autres n'avaient pas franchi le tournant.

Plus que quelques foulées, et il était sauvé.

Il ouvrit la porte de la blanchisserie et se jeta à l'intérieur de la boutique.

D'abord, il ne vit que du blanc. Draps et nuages de vapeur d'eau. L'odeur aussi le pénétra, chaleur humide et propreté. Un poêle immense, garni de gros fers à repasser, trônait au milieu de la pièce. Une petite troupe bavarde de jeunes filles habillées de bleu s'agitait entre le poêle et les tables, posant et empoignant les fers avec des

cliquetis de métal et des bruits mous de linge. Enfin, il aperçut la blanchisseuse, une toute petite femme aux cheveux blancs et frisottés, ratatinée comme une vieille pomme.

« Ah! c'est toi, Pierric. Tu viens chercher les draps?

— Non! non... Oui, si vous voulez...

— Ils ne sont pas encore prêts. Tu reviendras demain. Mais... tu es en nage!

— C'est... à cause du poêle... Je voulais juste vous dire bonjour... et à votre mari aussi.

— Ça, c'est gentil. Il est dans l'arrière-boutique. Va le voir, il sera content. »

Pierric se glissa vers le fond de l'atelier. L'aveugle était là, assis raide et droit dans l'encadrement de la porte, semblant surveiller ce petit monde qu'il ne voyait pas.

« Bonjour, monsieur, je viens parler un peu avec vous.

— Toi, tu es le Breton frisé, je reconnais ton accent. Viens t'asseoir près de moi. »

Pierric n'aimait pas beaucoup l'aveugle, la façon dont, la première fois, cet homme lui avait caressé le visage et pris les mains. Il se sentait mal à l'aise face à ce regard blanc tourné vers le ciel. Il n'aimait pas ses histoires non plus. Toujours les mêmes: la Grande Guerre, les pieds gelés dans l'eau des tranchées, les gaz qui brûlaient les poumons, les fusillés pour l'exemple par les pelotons de Pétain en 1917, les fraternisations entre soldats ennemis le jour de Noël.

« Nous étions ennemis sans savoir pourquoi... »

Mais il faisait semblant d'écouter. Il avait besoin de rester là, le temps que les autres se lassent et abandonnent la poursuite.

L'aveugle racontait, racontait, fixant le vide. Mais, déjà, Pierric s'évadait dans les lointains de sa mémoire.

Il rêvait de Bretagne.

*
**

Il avait été si heureux là-bas, au Val-André, son pays d'enfance. Il revoyait les grandes marées d'équinoxe, quand la mer se retire au loin, découvrant pour quelques heures fugitives les trésors enfouis dans ses profondeurs.

Et les parties de pêche à la pieuvre avec les copains. A main nue.

Et l'épicerie de sa tante Titi pleine de parfums appétissants et sucrés.

Et ses deux copines, Annick et Toinette. L'ange aux yeux bleus et le garçon manqué. C'est avec elles qu'il avait failli mourir noyé sur le chemin du Verdelet.

Le Verdelet, un énorme bloc de rocher ancré à environ un kilomètre du rivage. A marée haute, une île. A marée basse, une presqu'île reliée à la côte par un mince cordon de sable et de galets. Ile et presqu'île, presqu'île et île, le Verdelet respire au rythme de la mer.

On racontait sur lui toutes sortes d'histoires terrifiantes : marins drossés sur ses rochers par la tempête, visiteurs imprudents surpris par la nuit et la marée et dévorés par des bêtes monstrueuses surgies du fond des eaux...

Un jour d'hiver, avec Annick et Toinette, il s'était aventuré sur l'îlot maléfique. Gamins rêveurs se prenant pour des conquérants, ils avaient pris possession de ce lieu solitaire et sauvage. Grisés par leurs courses folles et les grandes goulées de vent du large, ils avaient oublié l'heure de la marée montante.

Mais la marée, elle, ne les avait pas oubliés. Pendant qu'ils s'en donnaient à cœur joie à travers granits et goémons, elle était venue, silencieuse. Elle avait commencé à mordre le chemin qui conduisait au rivage. Elle l'avait dévoré à petits coups tranquilles, en douce. L'enveloppant dans la caresse de ses vagues pour mieux l'engloutir.

C'est Toinette qui la première avait vu le danger.

« La marée ! Le chemin !... »

Ils s'étaient précipités. Déjà, l'eau leur arrivait à la cheville. Il fallait s'échapper très vite. Les vagues ne riaient plus. Elles s'avançaient, implacables, de chaque côté du chemin de cailloux, se rejoignant et se heurtant, pour saisir et enfermer les trois audacieux. Elles se lançaient à l'assaut et venaient leur mouiller les mollets. Ils pataugeaient et se tordaient les pieds sur les galets.

« Donnons-nous la main ! »

Ils poursuivaient leur course éperdue. L'eau frôlait maintenant leurs genoux. Ils étaient trois, mais c'était un seul corps qui luttait. Peu à peu, la trace claire du chemin de galets disparaissait sous le mouvement trouble des vagues.

L'eau froide leur arrivait jusqu'aux cuisses. Ils avançaient quand même, mains enlacées. Elle leur monta jusqu'au ventre, les étreignant dans une énorme main glacée. Ils luttaient, luttaient. Mais le flot gagnait toujours. Ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. Soudain, une lourde vague se rua sur eux, Annick glissa et disparut un instant sous les eaux sombres. Deux mains amies la ramenèrent vivement à la surface. Leur peur de mourir devenait rage de vivre. Les vagues et les remous les ballottaient, les bousculaient, menaçant à chaque instant de leur faire perdre pied. Mais ils tenaient bon...

Ils avaient fini par atteindre le rivage. Depuis ce jour, une profonde certitude habitait Pierric : en serrant les dents, il pouvait se tirer de toutes les situations.

*
**

« Hé, petit, hé, petit ! »

La voix de l'aveugle le tira de sa rêverie. Il se retrouva dans la blanchisserie. L'odeur du linge remplaça brutalement le souvenir parfumé du vent et des algues.

« Hé, petit, tu ne m'écoutes pas, hein ! il vaudrait peut-être mieux que tu rentres chez toi...

— Surtout qu'on va fermer », intervint la blanchisseuse.

Pierric prit tout son temps, salua tout son monde : l'aveugle d'abord, puis la patronne, puis tour à tour chacune des ouvrières, sans en oublier aucune.

Il entrouvrit la porte et, mine de rien, risqua un œil : la rue était calme.

Allons, courage ! Il s'aventura au-dehors et prit la direction de sa maison. De temps à autre, il jetait un regard furtif autour de lui. Mais non, tout allait bien. Les autres avaient sans doute abandonné la poursuite. Eux aussi devaient rentrer chez eux et il leur restait un bon bout de chemin jusqu'à la porte de Vanves.

Pierric se réfugia de nouveau dans ses souvenirs bretons. Il retrouvait ses rêves d'enfant dessinés sur le sable des grèves, ses premiers émois et désirs d'adolescent.

Il savait maintenant que cela s'appelait bonheur. Mais que c'était un bonheur perdu.

Le malheur avait commencé un matin de septembre 1939 : un soldat français, vêtu de bleu et monté sur un cheval, avait parcouru les rues du Val-André en sonnant du clairon. Pierric l'avait trouvé magnifique, ce soldat. Il annonçait une grande nouvelle : La France venait de déclarer la guerre à l'Allemagne.

Hervé Corvellec, son père, était parti pour le front.

Avec sa mère, Maryvone, Pierric était venu habiter chez la tante Anaïs, l'épicière, celle que tout le monde, au Val-André, connaissait sous le nom de Titi.

Quelque temps après, par un petit matin du mois de mai 1940, on avait vu arriver de luxueuses voitures noires, des Matfords silencieuses, aux phares voilés de peinture bleue. C'étaient des familles belges fuyant l'armée allemande qui venait d'envahir leur pays. Les Belges étaient descendus dans les meilleurs hôtels du Val-André. Parmi eux, il y avait un jeune garçon qui, pour un temps, était devenu le compagnon de Pierric. Il avait emporté avec lui des objets qui émerveillaient le jeune Breton: un poste de T.S.F. à piles, un phonographe, et surtout, une carabine qui tirait de vraies balles. Il accepta de la prêter à Pierric: pour tirer quelques cartons.

« Il en a de la chance! Ses parents doivent être riches », pensait-il avec envie.

Les belles Matfords étaient reparties, aussi vite qu'elles étaient venues, et le jeune Belge avec elles, Pierric ne l'avait jamais revu, il avait même perdu le souvenir de son nom.

Deux jours après, les Allemands étaient là.

« *Ils* arrivent... *Ils* arrivent... »

De bouche à oreille, la rumeur s'était répandue, et Le Val-André était devenu une ville morte, claquemurée. Rues désertes, volets cro-

chetés, portes verrouillées à triple tour. Caché derrière les jalousies, Pierric n'avait cependant rien perdu du spectacle.

Les Allemands avaient défilé dans la rue de la Mer. Pierric, fasciné, n'avait pu s'empêcher d'admirer leur alignement impeccable, leurs bottes sonores et brillantes, leurs camions, leurs canons, leurs blindés. Mais il n'avait pu s'empêcher non plus de frémir en remarquant la baïonnette qui pendait à la ceinture de chaque soldat. Il en imaginait le sanglant usage...

Les Allemands s'étaient installés un peu partout. Comme chez eux : à la mairie, à la Communauté, à l'hôtel de la Plage où ils avaient déployé un immense drapeau à croix gammée, et installé ce qu'ils appelaient la *Kommandantur*.

Les jours passèrent, les gens s'habituèrent.

Les Allemands étaient propres, polis.

« Ils sont corrects », répétait-on.

Mais, une nuit, Pierric comprit qu'ils n'étaient pas si corrects qu'ils en avaient l'air.

Ce soir-là, il avait oublié d'éteindre la lampe et de fermer les volets de sa chambre. Une patrouille d'Allemands était passée — ceux qu'on appelait les « colliers de chiens » —, ils avaient tiré deux coups de fusil dans sa fenêtre. Accusée d'être une espionne, Maryvone Corvellec avait été arrêtée et emmenée à la Kommandantur. Elle avait difficilement réussi à convaincre l'officier allemand que la lumière de la fenêtre n'était pas un signal destiné aux navires anglais, mais simplement une étourderie de son fils.

Il avait vu revenir sa mère avec soulagement, mais il n'oubliait pas.

Revint l'été. La mer retrouva ses miroitements, et le ciel son sourire. Mais Le Val-André, lui, ne souriait plus.

Hervé Corvellec rentra du front. La France avait signé un armistice avec l'Allemagne, une sorte de paix qui donnait à l'ennemi le droit de s'installer sur notre territoire.

La France avait perdu la guerre et Hervé avait perdu son emploi. Jusque-là, il avait été employé chez un géomètre, il traçait des plans. Mais, par crainte des espions, les Allemands avaient interdit cette activité.

Il chercha du travail, donna des coups de main à droite et à gauche, aida à l'épicerie... Cela dura environ un an. Un matin, il reçut une lettre de Paris: on lui offrait une place au Service géographique.

Il s'embarqua pour la capitale. Deux mois plus tard, il revenait chercher sa petite famille.

Un soir d'octobre 1941, Hervé, Maryvone et Pierric firent leurs adieux à Titi et à leur cher Val-André et prirent le train de nuit à Lamballe. Direction Paris-Montparnasse.

Une interminable nuit sans sommeil, pleine de secousses et de bruits, debout dans le couloir d'un wagon de troisième classe, au milieu des valises.

Depuis longtemps, Pierric rêvait de Paris. Paris-

Paname ! la plus belle ville du monde. « La Ville lumière. » Maintenant, il y était, à Paris. Paris xiv^{e}. Mais il avait perdu tous ses bonheurs, et la bande du Kalife était à ses trousses.

Aujourd'hui, il avait réussi à leur échapper. Mais demain comment ferait-il ?

teux en même temps, d'avoir douté de son père. De l'avoir méprisé.

Comme il était difficile de ne pas se tromper sur les êtres et les choses ! Reconnaître le vrai et le faux.

Il avait été secouru par un Boche, trahi par un Compagnon trop bavard, libéré par le Kalife... les terroristes étaient des résistants... Pétain, le héros de Verdun, collaborait avec l'ennemi... nos alliés nous bombardaient...

Pas facile de s'y retrouver dans ce monde.

La vie lui paraissait un immense labyrinthe, bien plus compliqué, plus obscur et plus dangereux que celui des Catacombes. Et pour sortir de ce labyrinthe-là, et remonter vers la lumière, il n'existait ni cartes ni boussole...

Il alla chercher son plan des Catacombes et y inscrivit quelques mots. Il fit de même sur le tract du « cinquième cochon ». Puis il retourna dans la salle à manger et remit soigneusement la plaque de cuivre dans le carton à dessin. Cela fait, il posa, bien en évidence, le tract et le plan sur le bureau de son père.

Il regagna sa chambre et attendit, vigilant, l'oreille aux aguets. Il ne devait surtout pas s'endormir.

Tard dans la nuit, il reconnut le pas, le bruit des clefs. Son père rentrait. Il l'écouta aller et venir dans la cuisine, refermer un placard, tirer un peu d'eau dans l'évier. Puis ouvrir la porte de la salle à manger et la tirer doucement derrière lui.

C'était le moment.

Pierric se leva, traversa silencieusement le couloir et vint coller son oreille contre la porte que son père venait de refermer. Il crut entendre un glissement de chaise, un frémissement de papier. Son père devait avoir trouvé les deux feuillets déposés sur son bureau.

Il repensa à ce qu'il avait écrit sur l'un et sur l'autre :

Plan des Catacombes établi par le Compagnon
Pierric Corvellec, dit Caillou

Tract gravé par Hervé Corvellec, dit Corbeau.

Il hésita un dernier instant, puis il frappa trois coups légers.

La porte s'entrouvrit.